

UN CHASSEUR  
DE LIONS

DU MÊME AUTEUR

Phénomène futur

*Seuil, 1983, et « Points », n° P581*

Bar des flots noirs

*Seuil, 1987, et « Points », n° P697*

En Russie

*Quai Voltaire, 1987, et « Points », n° P327*

L'Invention du monde

*Seuil, 1993, et « Points », n° P12*

Port-Soudan

*prix Femina*

*Seuil, 1994, et « Points », n° P200*

Mon galurin gris

*Seuil, 1997*

Méroé

*Seuil, 1998, et « Points », n° P696*

Paysages originels

*Seuil, 1999, et « Points », n° P1023*

La Langue

*Verdier, 2000*

Tigre en papier

*prix France-Culture 2003*

*Seuil, 2002, et « Points », n° P1113*

Suite à l'hôtel Crystal

*Seuil, 2004, et « Points », n° P1430*

*(suite en fin d'ouvrage)*

*Fiction & Cie*



Olivier Rolin

UN CHASSEUR  
DE LIONS

*roman*

*Seuil*

*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

COLLECTION  
« *Fiction & Cie* »  
fondée par Denis Roche  
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-084649-3

© Éditions du Seuil, août 2008

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Extrait de la publication

*Soixante-huit lions, plus un*

Allongé sur la terre bleue, le lion barre toute la largeur du tableau, sa tête contre le bord gauche, gueule béant sur les crocs, un trou derrière l'œil ouvert, brillant (un œil de verre, se moqueront de mauvais esprits), noir d'où goutte un peu de sang, l'extrémité des pattes arrière débordant du cadre, à droite. Le tronc d'un arbre s'élève au premier plan à gauche, vertical, gris de cendre écaillé de noir, touches éparses de jaune et de vert sombre, masquant une partie de la crinière, qui retombe noire sur le pelage fauve. Le peintre a signé sur l'écorce : « Manet, 1881 » (un couple de jeunes métis, assez gros l'un et l'autre, perplexes, se demandent ce qui est écrit là : *Miguel? Não, não é Miguel*). En arrière-plan, des arbres grêles dispensent une ombre légère, trouée de taches de soleil jaune-rose ; à gauche du tronc, le sol est bleu, à droite il tire sur le mauve lilas, en bas sur le vert mousse. Il était, paraît-il, carrément violet lorsque le tableau fut exposé au Salon de 1881, ce que Huysmans jugea « par

trop facile». Le chasseur occupe la droite de la partie médiane du tableau. Il est sanglé dans une veste d'un vert presque noir, à gros boutons dorés, serrée par une ceinture à large boucle. Dessous, on aperçoit les manchettes d'une chemise blanche, le col ouvert sur un cou de catcheur. Genou droit en terre, carabine à deux canons pointée vers le sol, dont la crosse brille au creux de son coude droit, chaussé de formidables bottes sur le cuir noir desquelles jouent des lueurs, il semble à l'affût, mais de quoi? Le lion foudroyé, derrière lui, ne l'a-t-il pas vu? En attend-il un autre? A-t-il peur qu'on lui vole sa descente de lit? «La pose de ce chasseur à favoris qui semble tuer du lapin dans les bois de Cucufa est enfantine», écrit encore cette peau de vache de Huysmans. En fait, il a l'air d'avoir glissé sa tête dans le trou d'un décor représentant naïvement, dans une petite foire de province, une chasse au lion. Une tête de brute inexpressive, ou bien alors exprimant des sentiments assez frustes, surprise mécontente, vague défi, du genre le premier qui approche je le crève. Épais, enflé, sourcils très fournis, arqués, grosse moustache de morse masquant la bouche, larges favoris en côtelettes autour d'un double menton naissant. Il porte un chapeau à haute coiffe noire ceint d'un ruban bleu et orné d'une plume. Il a le teint d'un rose charcutier, une carnation couperosée (et encore, les couleurs ont tourné: selon Jacques-Émile Blanche, à l'origine «les chairs étaient rouges comme la tomate»). Il ressemble assez à l'idée

qu'on se fait d'un bistrotier auvergnat d'autrefois, un bougnat, on attend le torchon sur l'épaule plutôt que le fusil. Sa botte gauche est véritablement écrasante. On ne discute pas avec le porteur de semblables bottes. Son regard a une fixité hébétée.

Pourquoi Manet, « ce riant, ce blond Manet / De qui la grâce émanait », a-t-il peint ce gros lard ? Un peintre forme tout de même une espèce de couple curieux avec son modèle, il faut qu'il y ait entre eux une séduction, une connivence : comment Manet, si spirituel, en est-il venu à faire le portrait de ce balourd au regard éteint ? Voilà ce que tu te demandes devant *Le Chasseur de lions*, dans la seconde salle du second étage du *Museu de Arte* de São Paulo, il y a un an. Que pouvait-il lui trouver, à ce Pertuiset, puisque c'est ainsi qu'il s'appelle, Eugène Pertuiset ? Il l'amusait par ses rodomontades, il l'épatait par ses histoires ? Il était, ce massif, l'aventurier qu'il avait un moment rêvé d'être, lui, quand il s'était embarqué, à seize ans, sur un navire école ? Il avait connu, alors, les cieux crevant en éclairs et les trombes, les grandes vagues glauques qui font fermer les yeux, l'enrouement énorme du vent. Dans ses tableaux, plus tard, la mer monterait jusqu'au ciel. Il avait vu les cavalcades des dauphins, s'empanacher de vapeur le front des cachalots, la crête de neige d'une île crever l'horizon, le toit d'ardoise de l'Équateur, les pitreries que les marins font au passage de la Ligne, les lourdes lames dans quoi plongent les vergues, les phosphores, les feux Saint-Elme. Dans

les rues de Rio de Janeiro, il avait marché sous des balcons d'où le suivaient de beaux yeux noirs. Ces regards sombres trouant des visages de craie, ces cheveux sombres, le battement des éventails colorés sur le blanc mousseux des robes, il les peindrait, plus tard. Les belles Créoles qu'il n'avait pas su, pas osé aborder, jeune apprenti marin un peu timide, il les rencontrerait plus tard toutes, il les ferait poser, il leur offrirait des éventails et des bouquets de violette, toutes en une femme et ce serait Berthe.

*Le Balcon*, ce n'est pas à Boulogne-sur-Mer, en 1868, qu'il en aura la première idée, comme le croient les historiens de l'art, expliqueras-tu le soir à Isabel. Vous dînez dans le quartier de São Paulo qui porte le nom étrange d'Higienopolis, à la terrasse d'un restaurant tenu par une Argentine dont le mari a disparu sous la dictature, torturé à l'École de mécanique de la marine de Buenos Aires ou ailleurs, dans un garage, une cave sordide, une église aussi bien, jeté d'un avion dans le Río de la Plata, le fleuve « couleur de lion », ou bien brûlé dans un incinérateur à bestiaux morts, qui sait ? Ce n'est pas à Boulogne-sur-Mer en 1868 mais à Rio vingt ans auparavant, marchant sous les ferronneries des balcons enserrant comme des cages les grandes robes blanches, les yeux noirs des femmes de Rio. « Tu le vois, ce tableau, *Le Balcon* ? » Oui, elle le voit, Isabel, elle est très « cultivée », comme on disait autrefois, en dépit de son jeune âge. Eh bien, c'est l'allégorie de son amour



impossible pour Berthe – impossible selon les principes bourgeois qu’il faisait siens, tout révolutionnaire en art qu’il était. La godiche qui met ou enlève ses gants, à droite, et dont on nous dit qu’elle était violoniste, elle est là pour représenter sa femme, la Hollandaise, qui était pianiste, comme tu sais – elle jouait du Wagner à Baudelaire mourant, dans la clinique de Chaillot. Le petit enfant dans l’ombre, derrière, c’est Léon, le fils qu’il a eu de la Hollandaise, qu’il n’osera jamais reconnaître parce qu’il l’a eu bien avant le mariage – tu te rends compte? Tu sais ce qu’il deviendra plus tard, le petit Léon? Il vendra de la poudre à faire pondre les poules! Ça a l’air d’une blague, mais c’est vrai: des vers de vase et de la poudre à faire pondre... En attendant il est là, et il est dans l’ombre. Et l’autre, dans la lumière, la godiche qui met ou enlève ses gants. À eux deux, ils signifient: «interdit». Ces yeux noirs qui regardent ailleurs, sur la gauche du tableau, ces cheveux noirs, cette grande robe blanche, ces mains fermées sur un éventail, cette belle mélancolie te sont interdits. Voilà ce que veut dire *Le Balcon*, et que comprend parfaitement le type en cravate bleue, en costume de surmoi, au centre, qui a l’air de ne pas savoir que faire de ses mains. De grandes chauves-souris nagent dans le noir de la nuit, tu es excité par les caipirinhas et le vin de Mendoza et puis surtout par les yeux d’Isabel, sombres et brillants comme de l’anthracite. Tu pérores, tu échafaudes des théories fumeuses pour essayer de lui plaire.

Manet avait voulu être marin, comme Gauguin le sera, et puis finalement il serait peintre et c'est comme peintre qu'il affronterait la mer, il en ferait ce haut mur glauque, veiné d'écume, escaladant et barrant la toile comme le mur devant lequel on fusille Maximilien. Des vaisseaux s'y canonnent et coulent, un vapeur y trace son sillage, une barque y fuit le baigne. Il avait imaginé de vivre avec Berthe, et puis ce serait ce brave Eugène, son frère, qui l'épouserait, et l'ennuierait. C'est dans la peinture qu'ils seraient à jamais unis, dans les portraits qu'il en ferait, du fond de quoi nous fixent ses yeux noirs. Et peu de temps avant sa mort il peindrait ce *Chasseur de lions*, que tu découvres il y a un an au *Museu de Arte* de São Paulo. Tu n'es pas entré au musée pour le voir, tu ne savais même pas que ce tableau existait. Tu es entré au musée pour voir une exposition Degas, et peut-être aussi parce que c'est un endroit tranquille et frais, ce qui n'est pas si courant à São Paulo. Mais Pertuiset, tu le reconnais : tu l'as déjà rencontré, ce gros épouvantail, un quart de siècle auparavant, à Punta Arenas, sur les bords du détroit de Magellan.

Tu étais arrivé là parce que tu faisais un peu le journaliste, alors – c'était l'époque de la guerre des Malouines –, et surtout à cause de *En Patagonie*, de Bruce Chatwin : tu voyais dans ces régions de l'Amérique australe le pays même du romanesque. À Ushuaia, en Terre de Feu, tu avais connu une craintive institutrice qui enseignait le français à quelques adultes fuégiens.

Comme tu lui demandais pourquoi ils apprenaient cette langue qu'ils n'auraient jamais l'occasion de parler (et qu'elle-même parlait fort mal), elle t'avait répondu : « Parce qu'ils s'ennuient. » Cette fille était une illustration du vers de *La Prose du Transsibérien* que Chatwin avait mis en exergue de son livre : « Il n'y a que la Patagonie, la Patagonie, qui convienne à mon immense tristesse. » Son mari travaillait à la base navale et te regardait d'un air terrible, il te prenait apparemment pour l'amant de sa femme doublé d'un espion. Des policiers t'avaient menacé d'arrestation parce que tu regardais la mer, ce qui était, selon eux, interdit aux étrangers. À Punta Arenas, quelques semaines plus tard (les Malouines, *Malvinas*, étant entre-temps redevenues les Falkland), dans une librairie de la *plaza* de Armas, tu avais acheté un livre sur les explorations du Grand Sud. C'est dans cette *Petite Histoire australe* que tu avais appris qu'un Français nommé Pertuiset avait mené en Terre de Feu, en 1873, une expédition que l'auteur qualifiait de « funambulesque ». Il y avait une gravure le représentant en pied : il est vêtu exactement comme sur le tableau de Manet, d'une veste à col rond, à gros boutons ronds, serrée par une ceinture de cuir, les pantalons sont pris dans les bottes, il porte le même chapeau à haute coiffe ceint d'un large ruban ; mêmes favoris, même moustache, même fusil, même air d'imposante connerie. Il ne manque que le lion. Ce type n'était pas très excitant, mais il était quand même assez pittoresque, et

sa qualité de trafiquant d'armes, que mentionnait le livre, te faisait rêver qu'il ait pu être en affaires avec Rimbaud. D'ailleurs tu te plaisais à voir en lui le sixième oncle de Blaise Cendrars, celui qui était parti « inspecter le ciel sur la côte occidentale de Patagonie » : « Aux confins du monde / Vous pêchiez des mousses protozoaires en dérive entre deux eaux à la lueur des poissons électriques / Vous collectionniez des aérolithes de peroxyde de fer... » C'est comme ça, un peu poétisé, que ce matamore est resté dans un obscur recoin de ta mémoire, figure aventureuse et légèrement grotesque, jusqu'au jour, quelque vingt-cinq ans plus tard, où tu le croises de nouveau à l'improviste, au *Museu de Arte* de São Paulo, prêt à te mettre en joue, devant un lion étendu sur la terre bleue, avec un trou derrière l'œil gauche où le sang noircit. Ce type te cherche, on dirait.

Autour de lui sont accrochés un portrait, par Courbet, de sa fille Zélie, et une autre toile de Manet, une *Amazone* tout en noir, sur la croupe d'un cheval noir. Il y a très peu de gens dans les salles. L'exposition Degas attire un peu plus de monde que les collections permanentes, mais enfin on ne s'y bouscule pas. Parmi les œuvres accrochées, il y a un ravissant *Portrait d'Yves Morisot*, la sœur de Berthe. Tout est bistre, clair pour le sofa, les murs, un grand cadre qui est peut-être une glace, le visage assez préraphaélite d'Yves, ses bras ses épaules sous un voile transparent, ses mains, sombre pour sa robe. Seul brille, vert, derrière la nuque de la

jeune femme, le rectangle d'une fenêtre ouverte sur un jardin. Elle a le nez un peu retroussé, une bouche boudeuse, ou triste, peut-être se mord-elle les lèvres ? Dire que cette gracieuse épousera un percepteur à Quimperlé... Invalide de guerre, qui plus est... La propension à tomber amoureux d'une femme de peinture dénote sans doute un rapport assez primitif à l'art, tu l'as au plus haut degré. Les trois sœurs Morisot, Yves, qui mourra jeune, Edma et Berthe, étaient des beautés, tu regrettes de ne les avoir pas connues. Edma est allée s'ennuyer à Lorient, dans la compagnie décorative, au moins l'espère-t-on pour elle, d'un officier de marine. On imagine des Bovary (mais pas des Chatterley). Tu es amoureux de cette Yves que te présente Degas (quel curieux prénom, tout de même, pour une femme), tu es amoureux d'Edma que Berthe peint sur la terrasse de la rue Franklin, sur la colline de Chaillot, debout, en robe noire, face à la Seine et aux Invalides, l'air d'une jolie renarde (tu crois d'ailleurs que c'est Yves et non Edma, comme le prétendent les catalogues), de Berthe que Manet peint en chapeau noir, avec un bouquet de violettes dans l'échancrure du corsage, ou bien un éventail devant les yeux, joueuse, ou les mains passées dans un manchon, maigre, aiguë, chat de gouttière, ou bien étendue sur un sofa, un peu décoiffée, du désordre aussi, suggéré, dans l'étoffe noire que soulève le sein, avec une bouche et des yeux si provocants qu'on est enclin à croire qu'ils ont fait l'amour, ce jour-là, ou

encore pointant un escarpin rose sous le feston d'une robe noire. Et cette Berthe-là, au délicieux soulier rose, sais-tu où elle se trouve? demandes-tu à Isabel, qui l'ignore. À Hiroshima, à deux pas du dôme calciné qui perpétue la mémoire d'une ville de cendres. Pertuiset, songes-tu soudain, c'était l'anti-Morisot. La lourdeur face à la grâce, la botte noire écrasant l'escarpin rose. La placidité obtuse en regard de la mélancolie. Le genre de type dont on se dit qu'il est bien équipé pour la vie, un vrai rhinocéros.

Le *Museu de Arte* est un parallélépipède de béton vitré posé sur des pattes carmin, au bord de l'*avenida Paulista*. Son fondateur, Assis Chateaubriand (ainsi nommé parce que son grand-père paternel admirait l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*), était un flamboyant rufian, créateur d'un empire de presse, comploteur, faiseur et défaiseur de présidents, génial et cynique, le Citizen Kane brésilien. Ce petit Nordestin d'une audace inouïe, absolument sans scrupule, ne payant jamais ses dettes, entrepreneur infatigable, charmeur, homme à femmes, assassin, portait toujours un 38 à la ceinture, sous le costume de lin blanc ou le frac, et n'hésitait pas à faire lui-même le coup de feu sur ses adversaires, quand il ne lançait pas contre eux ses tueurs *jagunços*. Cet aventurier qui méprisait la bourgeoisie brésilienne avait monté les collections du musée comme il avait monté toutes ses affaires: en taxant les grandes fortunes, qui n'osaient pas se dérober à ses ordres tant

effrayaient sa puissance et sa réputation d'implacabilité. En les forçant à devenir mécènes, disait-il, il leur offrait une assurance-vie contre le bolchevisme. C'est comme ça que le *Chasseur de lions* est arrivé à São Paulo, te raconte Isabel : après que le terrible petit homme s'est levé et a désigné, à la fin d'un dîner en *black tie*, un banquier ou un grand *fazendeiro* qui à ce moment-là a ressenti la peur du cancre sur qui se pointe l'index du professeur, mais pas de doute, c'est à lui que s'adressait le vieux pirate : « *Seu João*, ou Guilherme, ou Antônio, tu vas contribuer à la culture du peuple brésilien, tu vas donner cent mille dollars pour acheter un Manet au *senhor* Wildenstein, à New York. » Et l'autre a fait un sourire contraint, sachant que s'il ne s'exécutait pas, il était un homme mort, économiquement et socialement au moins.

En contrebas du musée s'étend un paysage de tours estompé par la brume – chaleur, pollution. Immensités urbaines. Fracas, fumées, foule, miroitement du verre teinté. Le métro est en grève. Les journaux annoncent que Guilherme Portanova, reporter du *Globo* enlevé par le PCC (pas le Parti communiste chinois, mais le « Premier commando de la capitale », une bande mafieuse qui multiplie les attaques de guérilla urbaine), a été libéré après quarante et une heures de détention. Cesar Augusto Roriz da Silva, dit « o Cesinho », un des fondateurs du PCC, viré ensuite par Marco Herbas Camacho, « o Marcola », a été retrouvé mort dans la cellule 176

de la prison d'Avaré où il purgeait, pour sept hold-up et sept homicides, une peine de cent quarante-quatre ans, sept mois et sept jours de détention. On lui avait enfoncé une éclisse de manche à balai dans le cou (en plein dans la jugulaire) et une autre dans le thorax, puis, pour peaufiner, on l'avait étranglé. Dommage que personne n'ait assassiné Alfredo Stroessner, le vieux dictateur du Paraguay, qui meurt le même jour à l'hôpital Santa Luzia de Brasília, à l'âge de quatre-vingt-treize ans. Soixante-huit lions se retrouvent sans toit, abandonnés par leurs dompteurs au bord des routes du Brésil : c'est une conséquence des lois prohibant les spectacles animaux dans les cirques. Les flics qui les recueillent se plaignent de devoir quelquefois partager les locaux de leurs commissariats avec les fauves qui, pour mités qu'ils soient, efflanqués, les dents limées, n'en sont pas moins encombrants, et même un peu dangereux malgré tout. À São Francisco do Itabapoana, la préfecture a parqué un couple de vieux lions mélancoliques sur le terrain de football, où ils sont devenus l'attraction de la ville. Cette situation, néanmoins, ne saurait durer, un terrain de football, en tous lieux du monde mais surtout au Brésil, étant fait pour jouer au football.



*Le goût de la chair de singe*

Le vaste et rubicond Pertuiset avait été en affaires avec un certain Jules Gérard, ex-officier de spahis que la *vox populi* avait paré du titre de « tueur de lions ». C'était un petit Provençal (il était né à Pignans, dans le Var) plutôt chétif mais plein de sang-froid et d'imagination. À eux deux ils ressemblaient à Laurel et Hardy, ou à un minuscule Don Quichotte flanqué d'un colossal Sancho. Ensemble ils avaient conçu le projet d'une « Société africaine internationale » (toute sa vie, Pertuiset échafauderait des combinaisons mirobolantes, dont aucune jamais ne marcherait. Il y a en lui un côté Courtial des Péreires – l'inventeur de *Mort à crédit*. Peut-être cette naïveté, cette faculté enfantine de s'enthousiasmer pour des coquecigrues, attendrissaient-elles Manet). L'idée de base était de recruter des chasseurs indigènes afin d'éliminer les animaux dont les mœurs féroces nuisaient gravement aux entreprises coloniales (spécialement celles des éleveurs). Mais la société se proposait aussi des buts

plus sophistiqués et éducatifs, en l'occurrence « rendre faciles et attrayantes les excursions dans l'Afrique du Nord et le Soudan », et capturer un certain nombre de fauves, à l'aide de filets, pièges à ressorts et contrepoids, cages à roulettes, etc., afin de les vendre aux jardins zoologiques, de les exhiber au public riche et oisif des villes d'eaux et autres villégiatures, et finalement « d'offrir aux naturalistes des sujets d'étude, et aux peintres, sculpteurs, architectes et graveurs, de bons modèles des grands félins » : c'est écrit dans les statuts de l'Africaine internationale, qui ne verra jamais le jour.

Jules Gérard, qui se flattait de relations à la cour d'Angleterre, avait paru en uniforme de spahi à la *Royal Geographical Society*. Il espérait récolter des fonds et des patronages prestigieux, mais on l'avait pris pour un clown, et il était reparti de Londres muni de quelques vagues promesses, et ayant claqué en vain tout l'argent de son associé. Lorsque Pertuiset s'était lassé de cracher au bassinet, le « tueur de lions » avait conçu l'idée saugrenue de se faire nommer généralissime des armées du roi du Dahomey. Ces fantasmagories avaient connu leur épilogue dans un marigot de Sierra Leone, où son escorte nègre avait précipité, pieds et poings liés, le natif de Pignans (Var). « On transporta le cadavre à Freetown », écrit Pertuiset dans l'éloge, d'ailleurs assez ambigu, qu'il fit de son associé, « où chacun tint à rendre un suprême hommage au hardi voyageur ; on lui fit de touchantes funérailles, et le corps consulaire tout entier, accom-

pagné des officiers de la station navale, et suivi d'une foule considérable d'Européens et d'indigènes, escorta le convoi : phrase qui mérite d'être citée, tant elle collectionne les pieux mensonges et les poncifs : l'hommage est « suprême », le voyageur « hardi », les funérailles « touchantes », etc. Tout au long de sa carrière aux multiples facettes, Pertuiset éprouverait une inclination irrésistible pour le lieu commun emphatique. La foule « considérable » consistait en la personne du consul de France, d'un gendarme, de deux boys et de deux prisonniers extraits de leur geôle pour faire office de croque-morts. Le consul et le gendarme portaient des casques coloniaux à bandages et de grandes moustaches, les boys et les croque-morts allaient nu-tête et glabres. Tout ça titubait sous l'effet du soleil et du vin de palme. Les assassins furent retrouvés, ou en tout cas des gueux qui pouvaient passer pour les assassins, et subirent leur châtiment, naturellement « exemplaire » (un de tes sept oncles, son boy l'avait, paraît-il, assassiné en répandant dans son cassoulet de la moustache de lion finement coupée – un peu comme s'il s'était agi de ciboulette : d'où péritonite mortelle. Cela devait se passer au bord du Niger, une vingtaine d'années avant ta naissance. Le boy avait été fusillé. Or, tu n'as jamais su ce qui avait valu à l'oncle d'être ainsi assaisonné par son boy – il faut croire qu'il avait passé les limites, pourtant larges, de ce que la société coloniale permettait aux Blancs. Tu ne sais même pas ce qu'il fabriquait sur les bords du Niger,

l'oncle emmoustaché – du commerce, sans doute ? Il n'était, en tout cas, pas militaire. C'est une des poétiques conséquences du temps qui passe : les témoins meurent, puis ceux qui ont entendu raconter les histoires, le silence se fait, les vies se dissipent dans l'oubli, le peu qui ne s'en perd pas devient roman, qui a ainsi à voir avec la mort). Avant d'embarquer à Marseille pour son dernier voyage, l'infortuné spahi avait posté à Pertuiset une lettre dans laquelle il lui léguait, s'il devait lui arriver malheur, son titre de « tueur de lions ». La chose est étrange, un peu comme si Manolete avait transmis sa dignité de *matador de toros* à son coiffeur, au cas où, mais c'est ainsi : Pertuiset se retrouvait « tueur de lions » sans jamais en avoir même vu un (Jules Gérard, lui, avant de connaître cette fin déplorable, en avait expédié des dizaines).

Il n'était pas, cependant, homme à laisser son titre en déshérence, d'autant que d'autres le lui auraient bien barboté. Le nommé Bombonnel, par exemple, un aventurier dijonnais dont le nom de comédie ne laissait pas présager une carrière de terreur des savanes, mais qui se flattait pourtant d'être « le tueur de panthères ». De la panthère au lion, chacun vous le dira, il n'y a qu'un pas : il fallait le prendre de vitesse, ce Bourguignon. On embarque donc sur la *Mersey*, paquebot des Messageries impériales faisant la ligne Marseille-Alger, puis, parvenu à Alger, sur la corvette *Gorgone* à destination de Philippeville. On est au tout début de 1865, en janvier ou

## *Table*

1. Soixante-huit lions, plus un . . . . .	7
2. Le goût de la chair de singe . . . . .	19
3. Le cheval de l'empereur lâche un crottin . . . . .	31
4. Chiures de cormorans . . . . .	47
5. Victor Hugo mange du rat . . . . .	65
6. Chasser le nandou en Patagonie . . . . .	77
7. Un chien lèche le sang . . . . .	93
8. Baleines sur la mer bleu cobalt . . . . .	103
9. Un bœuf découpé vif . . . . .	119
10. Un gnou entre au Jardin des Plantes . . . . .	133
11. L'Auberge du Joyeux Pingouin . . . . .	145
12. Des milliers de ragondins . . . . .	157
13. Un rhinocéros en mal d'enfant . . . . .	179
14. Un cache-sexe en peau de rat . . . . .	201
15. Goanacos (Patagonie) . . . . .	215
16. Un vari blessé . . . . .	229

DU MÊME AUTEUR

EN COLLABORATION

La Havane  
*Quai Voltaire, 1989*

Voyage à l'Est  
*Balland, 1990*  
Semaines de Suzanne  
*Éditions de Minuit, 1991*

Une invitation au voyage  
*Bibliothèque nationale de France, 2006*

Rooms  
Olivier Rolin & Cie  
*Seuil, 2006*